

l'ordre religieux et scientifique ; cette cour, qui dans la belle saison offre tant d'agrémens et qui s'est tant de fois prêtée à nos jeux et à nos amusemens divers ; ces arbres qui nous ont si souvent prêté leurs frais ombrages, pendant qu'assis sur ce riche tapis de verdure nous entretenions d'agréables causeries dont la franchise, la confiance, et l'affection étaient l'agrément, et que des milliers de petits oiseaux faisaient entendre leurs concerts harmonieux sous la voûte de ce charmant bocage ; ces fleurs de notre jardin que nous cultivions pour en orner les autels, et qui embuenaient l'air de leur parfum délicieux ; cette chapelle bénie, où pénétrés des grandeurs du culte divin, des beautés de nos cérémonies saintes, nous nous livrions à l'enthousiasme religieux, où naît d'amour et d'adoration s'échappant de tous les cœurs, nous comptions des cantiques d'actions de grâces et d'hommages au souverain dispensateur de toutes ces jouissances ineffables ; et où dans notre ravissement, lorsque des flots d'encens se mêlaient au parfum des guirlandes, nous nous représentions des chérubins descendant parmi nous et remontant au ciel les mains pleines de pieux transports et des prières que nous élevions vers Dieu ! ! ! . . . Et il nous fut abandonner ces lieux si chers ! leur dire un dernier adieu . . . A ! ! comment dissimuler nos émotions en voyant se fermer pour jamais l'enceinte dans laquelle nous avons passé de si heureuses années ! comment ne pas donner un libre cours à nos regrets lorsque nous sommes forcés de laisser ce séjour de bonheur et de paix !

Désormais quand nous repasserons dans ces lieux, nous ne trouverons plus que des salles désertes, une cour silencieuse ; mais nous y recueillerons de touchants et nobles souvenirs. Adieu ! O maison élevée par le vénérable Antoine Girouard, où tant d'hommes instruits dans ton sein vont chercher en réminiscence les plus belles années de leur vie. — Adieu ! tu ne retentiras plus de la parole de l'enseignement, ni des cris joyeux de nombreux élèves : tu ne verras plus comme tu l'as vu si souvent un public éclairé et bienveillant venir applaudir aux travaux de la jeunesse formée en ton sein. Désormais ce ne sera plus dans tes murs que se formeront ceux qui doivent servir la Religion et la Patrie, mais puisse s'attacher toujours à toi un souvenir qui rappelle ce que tu as été, l'œuvre du dévouement le plus généreux, le théâtre de l'enseignement de la vérité, un sanctuaire où le ciel a répandu ses plus douces bénédictions !

Pour adieu, ô asile chéri, nous laissons ce souhait à tes murs vénérés. C. B.

L'ABELLE.

QUÉBEC, 10 Novembre 1853.

Il est donc vrai que la mort ne respecte ni l'âge ni les talents. Sa faux impitoyable tranche en un instant les plus douces espérances et tous les liens du sang, de l'amitié et de la reconnaissance qui attachent à la terre. Elle vient de nous enlever et de nos confrères, J. B. GAGNON, de la paroisse de Ste. Claire, élève de la Troisième, et le premier de sa classe. Quelques heures, hélas ! ont suffi pour opérer ce passage terrible du temps à l'éternité.

Hier matin, on nous annonçait la nouvelle de sa maladie, nouvelle aussi triste qu'elle était inattendue. Ce mal, qui devait lui causer la mort, était une congestion trop longtemps négligée qui, dès mardi soir,

avait commencé à lui causer les douleurs les plus horribles qu'il supporta avec résignation jusqu'à la mort. Mercredi avant midi, sur l'avis de Mr le Directeur, il demanda son confesseur qui pérorait plusieurs fois dans la journée, et à quatre heures et demie de l'après-midi, le danger croissant toujours avec les progrès de l'inflammation, ou songea à lui administrer les derniers sacrements de la religion. Oh ! qui pourra dire tout ce qu'il y a de triste dans un pareil moment ! Cette profession qui s'avance lentement dans les sombres corridors, le chant lugubre du *miserere*, la fleur vacillante de quelques cierges, les soupirs prolongés de tant de frères : voilà des choses qui éblouissent l'âme en même temps qu'elles l'affligent. Bientôt nous entourons le lit du mourant que nos yeux mouillés de larmes craignent de rencontrer. Mais la résignation que nous voyons peinte sur son visage, la voix suave du prêtre qui répète les sublimes paroles de la religion, la cérémonie auguste qui console les mourants, cérémonie déjà si touchante par elle-même, soulagent nos âmes, bien loin de les abattre. Le mourant reçut la dernière visite de son Dieu avec une pleine connaissance, avec toutes les bonnes dispositions que l'on peut attendre d'une vie exemplaire.

La cérémonie terminée, il nous fallut le quitter mais nous ne le quittâmes qu'à regret. Il nous regarda tous passer près de son lit comme pour nous dire le dernier adieu.

Quoi ! la mort doit-elle repaître si tôt au milieu de nous ! Quoi ! son ombre vient sitôt planer sur nos êtres, jeter le trouble et l'affroi dans nos âmes, obscurcir d'un nuage redoutable cet horizon que la jeunesse se flatte toujours de voir éternellement serain !

Où, et lorsque deux heures après nous allions réciter pour lui l'Office de la Ste. Vierge, aux pieds de ce même autel où tant de fois il s'était agenouillé avec nous, on vint nous dire : Votre confrère vient d'expirer ! Il avait conservé une connaissance parfaite jusqu'au dernier moment. Priez ! dit-il, ceux qui l'entouraient, et il expira.

Ah ! Chers amis, ne nous affligez pas d'une pareille fin. Sans doute, ce cher confrère était un bon être, le ciel. La mort qui tant de fois frappe en aveugle, choisit cette fois la victime la plus pure et la plus résignée, celle qui pouvait présenter au Seigneur la jeunesse la plus remplie de vertus.

Il semblait avoir été placé dans cette maison par une providence toute particulière, et par la main de Dieu lui-même, pour y servir de modèle à toute une communauté. Il avait reçu du ciel des talents brillants ; mais il était de ces âmes simples et modestes qui possèdent l'art précieux de se soustraire aux félicitations, nous pourrions dire à l'attention publique, même au milieu de leurs triomphes. *Raptus est ne militia mularum intellectum ejus . . . Consummatus in brevi explevit tempora multa : placita enim erat Deo anima illius ; propter hoc properavit educere illum de carcere.*

Il appartenait à la congrégation de la Ste. Vierge

R. I. P

A l'exemple de nos grands Journaux notre petite Abeille voudrait aussi, elle, payer un tribut d'hommage à celui dont la mort vient de laisser un si grand vide dans le monde scientifique. Mais comment être satisfait à ses désirs ? Que pouvons-nous faire, pauvres écoliers, pour louer dignement les grands hommes ? Et quoi ! Arago aurait-il besoin de nos éloges pour paraître grand ? Non, sans doute, et si en notre qualité d'étudiant en physique nous osons consacrer quelques lignes à sa mémoire, notre but, nous l'avouons, c'est de faire connaître à nos confrères la vie glorieuse d'un homme dont le nom, consacré dans nos auteurs classiques, vient si souvent frapper nos regards.

François Dominique Arago naquit le 26 Février 1786 dans le midi de la France. Issu d'une famille distinguée sous le triple rapport de la littérature, des arts et des armes, il releva de beaucoup l'illustration de son origine, et se plaça hardiment à la tête de tous les savants de son siècle.

Les succès brillants qui accompagnèrent ses études commencées à Toulouse et terminées à Montpellier, le mirent en état de se présenter aux examens de l'école polytechnique de France. Il sortit victorieux du combat, et eut l'honneur d'être admis dans un établissement que le grand Napoléon appelait son école de héros. A cet honneur en succéda un second.

Notre jeune savant, quo sa science précocée avait fait élire membre de l'Observatoire de Paris, fut associé à Mr. Biot pour aller en Espagne continuer des travaux qui avaient pour but de déterminer exactement le volume du globe terrestre.

C'est là que devaient commencer ses malheurs. Placé sur la cime du mont Palazo, en Catalogne, Arago était occupé à son pénible travail, lorsque la guerre éclata entre la France et l'Espagne. Les signaux qu'il échangeait avec ses collaborateurs le rendent suspect, et on l'accusa de favoriser ainsi la marche des troupes françaises. Arago voyant ses jours menacés par la fureur populaire, se vit forcé de prendre la fuite. Après avoir surmonté bien des périls, notre martyr de la science arrive enfin à Marseille, et delà se rend à Alger sur une barque de pêcheur. Il y séjourne quelque temps mais cédant au désir de se rendre utile à son pays, il monte sur une frégate barbaresque et fut voile vers la France. Il était sur le point de revoir sa patrie, lorsque le vaisseau qui le conduisait fut capturé par un corsaire Espagnol, qui fit jeter le savant dans un cachot ténébreux.

Le dey d'Alger instruit du fait, en écrivit de suite au gouvernement espagnol, le somma de restituer le vaisseau capturé, et de remettre Arago en liberté. Se voyant ainsi délivré, Arago part de suite pour la France. Déjà il touchait au port de Marseille, lorsqu'une furieuse tempête poussa le vaisseau en pleine mer, et Arago se vit forcé de retourner une seconde fois à Alger, après avoir été ballotté pendant trois jours sur la Méditerranée. Une circonstance inopinée vint encore ajouter à ses infortunes. Le dey d'Alger venait de mourir. Son successeur immédiat eut de voir demander à la France le paiement d'une dette due, disait-il, depuis longues années. Arago qui arrive sur ces entre-faites, et qu'on regarde comme venant demander compte de cette redevance, est inscrit sur la liste des esclaves, et le plus savant homme de son siècle, se croit sur le point d'être envoyé aux galères.

Enfin le jour marqué par la Providence était arrivé. Arago obtient sa liberté, et se livrant de nouveau aux hasards d'une navigation périlleuse, il arrive, en dépit des Espagnols, des vents et des courants anglais, sous un ciel qui l'avait vu naître et qui l'a vu mourir. A son arrivée, on le créa membre de l'Institut, et cette faveur fut pour lui un ample dédommagement de toutes ses tribulations.

Une nouvelle carrière s'ouvre dès lors devant Arago. Donnant à son génie un libre essor, il invente, il perfectionne ce que d'autres avaient inventé avant lui, et recule ainsi la sphère des connaissances de l'homme. Polarisation colorée ; rapport de l'alimentation et de l'électricité, magnétisme de rotation, tous ces phénomènes sont autant de découvertes dont son intelligence supérieure a enrichi notre siècle. Astronome aussi bien que physicien, Arago n'est jamais plus intéressant que lorsqu'il explique les phénomènes des corps célestes. Ses mémoires astronomiques sont d'une telle précision et d'une telle clarté, qu'on a dit de lui qu'il a popularisé les astres.

Ecrivain illustre, grand orateur, il fut l'homme universel de son temps. Appelé